

Les lutteurs suisses

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 26

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183298>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 26 Juin 1875.

Dans ce moment où se célèbre la fête cantonale de gymnastique, nous pensons que nos lecteurs liront avec plaisir l'article suivant donnant d'intéressants détails sur les fêtes de lutteurs suisses :

Les lutteurs suisses.

Qui a jamais assisté à une grande fête de lutteurs, sur les petits remparts de Berne, par exemple, sans se dire : Oui, dans ces formes puissantes des Emmenthalois et des gens de l'Entlibuch, à la force exubérante, dans ces corps agiles et nerveux des Oberlandais et des Unterwaldiens, vit encore la race qui écrasa la noblesse à Morgarten, à Laupen et à Sempach ; oui, ce sont les mêmes hommes qui, à Morat, transportèrent les canons sur leurs épaules au-delà des tranchées et déconfirent les armées de Charles-le-Téméraire.

Décrivons en peu de mots la marche d'une de ces fêtes populaires. La lutte commence à une heure après-midi, mais à huit heures du matin on voit déjà devant l'auberge, qui sert de rendez-vous, quelques groupes de vigoureux lurons et d'hommes aux larges épaules, les uns vêtus de milaine jaunâtre, les autres d'une étoffe bleue particulière. Les premiers sont les gens de l'Emmenthal ou de l'Entlibuch, les derniers sont ceux de l'Oberland ou de l'Unterwald. Tous ont l'air tranquille, en apparence flegmatique. Ceux mêmes qui, dans l'auberge, sont attablés devant leur *chopine*, semblent plutôt plongés dans leurs réflexions qu'animés d'une humeur joyeuse. C'est qu'aujourd'hui, c'est un jour sérieux pour tous. Chacun tient infiniment à l'honneur de la victoire, chacun l'espère en silence, mais chacun sait aussi que tous ne peuvent la remporter. Le plus robuste ne voit pas sans une certaine inquiétude approcher l'heure où peut-être il devra subir le triste sort du vaincu. Mais voilà qu'apparaît sur un char-à-bancs, traîné par un puissant cheval, un homme dont l'extérieur annonce le sexagénaire. Il va d'un groupe à l'autre avec une activité toute juvénile, salué partout d'une bonne poignée de main et avec un certain respect. Les chefs des différentes vallées se rassemblent autour de lui. C'est l'Obmann ou président du jury ; il a été lui-même autrefois un lutteur distingué ; quarante ans auparavant il a renversé tous ses adversaires.

La force de ses jeunes années ne l'a point abandonné. Qu'il y ait un rassemblement de lutteurs, et le feu qui couvait sous la cendre se ranime en lui. Depuis bien des lustres, il s'acquitte avec distinction des fonctions difficiles et souvent fort ingrates de juge du combat, et l'on dirait presque que rien ne peut se faire sans lui.

Viennent d'abord les questions : « Pourquoi un tel de l'Emmenthal ou de l'Oberland n'est-il pas encore là ? Combien en viendra-t-il de l'Entlibuch ? Les meilleurs Unterwaldiens sont-ils tous présents ? » Puis on divise les parties : Ici l'Emmenthal ! Ici l'Oberland, Unterwald et l'Entlibuch ! Les champions de même force sont choisis par les juges, qui consultent pour cela les meilleurs lutteurs de chaque parti, et on les inscrit par couples. C'est là un travail auquel président quantité de considérations, qui soulèvent fréquemment des protestations, et où l'on essaie toutes sortes de combinaisons diplomatiques peu désintéressées. C'est ainsi que deux gaillards athlétiques viennent prendre les juges à part, d'un air tout confit de mystères, et leur déclarent qu'ils sont convenus de ne pas combattre l'un contre l'autre, que, par conséquent, le jury doit en tout cas leur trouver d'autres adversaires. Mais le jury connaît le proverbe : « les loups ne se dévorent pas entre eux, » et n'accepte pas cette objection. Les deux diplomates désappointés boudent et menacent de se retirer. On leur répond tout simplement que si deux lutteurs veulent s'en aller, c'est fort regrettable, mais qu'il y en a encore assez pour ramener à la maison les moutons destinés aux vainqueurs. Alors arrive un couple de lutteurs redoutés, qui déclarent ne pouvoir jouter ensemble, parce qu'ils sont cousins ; mais il y a longtemps que les juges connaissent ces faux-fuyants diplomatiques et ils répondent : « Rien n'est plus glorieux pour une famille que quand on est obligé de dire partout : les deux cousins étaient la plus belle paire de l'arène. »

Il va sans dire que ni l'un ni l'autre de ces mécontents ne restent en arrière, mais que tous prennent part à la procession, qui s'achemine vers le lieu du combat. En avant marchent quelques superbes moutons à la laine épaisse, destinés aux prix, couronnés de fleurs et menés par de joyeux petits garçons, en costume national de vacher ; puis viennent les membres du jury, et derrière eux

les fils des montagnes, en manches de chemises, dans toute la plénitude de leur vigueur. Tout à coup une voix se fait entendre : « Allons, camarades, resterez-vous muets comme des poissons aujourd'hui ! Voyons, Daniel, vieux boute-en-train, commencez-en une ! » Soudain des cris de joie retentissent, et le ranz des vaches, avec ses ondulations alpestres, est entonné sur toute la ligne, et le vieux président du jury, presque vaincu par l'émotion, sent ses yeux se remplir de larmes et dit à son voisin : « Il n'y a pourtant rien au monde comme les montagnards et les lutteurs. »

Déjà les masses serrées des spectateurs se sont rangées en cercle sous les tilleuls centenaires qui décorent l'arène, en face des montagnes majestueuses de l'Oberland, et ils attendent avec anxiété le commencement de leur divertissement favori.

Vite, sur l'ordre du juge, les deux plus jeunes combattants ont passé leur caleçon de lutte et se sont empoignés selon toutes les règles. L'un d'eux est un Emmenthalois trapu, aux joues vermeilles ; tout dans sa contenance, dans sa démarche, dans sa manière d'être, rappelle le carnassier qui décore l'armoire de Berne. En voilà un qui vaut mieux pour la défense que pour l'attaque, disent les spectateurs, lorsque son adversaire, jeune Oberlandais aux membres un peu grêles, essaie pour la première fois de l'enlever, mais il est empêché de vaincre par la pesanteur et la résistance de l'autre. Tous deux s'enlacent de nouveau. Le Moutz, un tant soit peu échauffé, charge le léger habitant du Hasli sur son genou et le fait tourbillonner jusqu'à ce que la tête lui tourne à lui-même ; il veut le renverser, mais l'Oberlandais, qui a prudemment étendu une de ses jambes, n'a pas plutôt touché le sol, que, rapide comme l'éclair, il avance le genou et lance sur le dos l'Emmenthalois qui comptait sur un moment de repos. Alors le vainqueur sent croître son orgueil ; sans laisser respirer son adversaire encore essoufflé par le coup difficile qu'il a essayé, il demande sur-le-champ la troisième lasse, et à peine sont-ils en position, qu'il pointe, c'est-à-dire qu'il gagne le flanc de son rival, saisit ce dernier par les cuisses et le lance la tête la première sur les omoplates, aux bruyantes acclamations de ses compagnons. Plus d'un s'écrie dans le cercle : « Ce luron peut devenir quelque chose ! Attendez seulement encore deux ou trois ans, qu'il pèse une vingtaine de livres de plus, et il cherchera son maître parmi les plus forts. Les Oberlandais sont toujours meilleurs qu'ils n'en ont l'air ! »

Le combat se poursuit avec des chances diverses ; les lutteurs les plus âgés succèdent toujours aux plus jeunes. Puis aux sons de la musique et aux acclamations sans cesse répétées de la foule, les vainqueurs viennent recevoir les prix qui leur sont destinés. Un discours chaleureux, adressé aux lutteurs par le président de la fête, termine cette journée, qui est une véritable solennité pour ces populations alpestres.

Comment on devient père.

Un bourgeois de Lausanne, faisant un petit séjour à Paris, se promenait il y a trois semaines aux Champs-Élysées. Vieux garçon, il n'a pas encore renoncé aux plaisirs de la vie et s'entend fort bien à conter fleurette au beau sexe. Tout en savourant le dernier bout de Grandson apporté de son pays, il contemplait d'un œil rêveur le feuillage des grands marronniers de la promenade, qui frissonnait au souffle du printemps.

Au bout de quelques instants, une jeune femme, jouant avec un petit bambin, attire tout à coup son attention. Le minois était charmant ; il s'approche et agace le moutard pour avoir le prétexte de lier conversation avec la bonne, qui se montre dès l'abord souriante et fort aimable.

L'entretien devenait de plus en plus intime, lorsque l'espiègle conçut un perfide projet.

— Pardon, Monsieur, dit-elle à notre provincial avec une séduisante coquetterie, seriez-vous assez bon pour garder l'enfant trois minutes ?... Je vais à deux pas et je reviens.

— Avec le plus grand plaisir, Mademoiselle !... Que pourrais-je vous refuser ?... Soyez tranquille ; je prends le petit homme sous ma protection.

La jeune femme disparut d'un pied léger en laissant entendre un voluptueux frôlement de robe, fort propre à stimuler les sentiments amoureux du Lausannois.

Un quart d'heure s'écoule... puis une heure !... Le gardien de l'enfant consulte fiévreusement sa montre et voit avec anxiété l'approche de la nuit.

« Je suis joué ! » s'écrie-t-il !

Et pendant qu'il sonde une dernière fois du regard tous les coins de la promenade, le petit moutard, qui est à ses pieds, se livre à un charmant babil, où l'on saisit par-ci par-là quelques mots, comme *bonbon, mimi, aïe ! mama, etc.*

En désespoir de cause, le brave homme prend son héritage dans ses bras et se dirige vers le poste de police le plus voisin. Après avoir exposé d'un air contrit tous les détails de cette aventure, l'agent de police lui répond en souriant dans son épaisse moustache blonde : « C'est fâcheux, Monsieur, mais qu'est-ce qui me prouve la vérité du fait ? Rien... Ce n'est pas la première fois que, pour se débarrasser d'un mioche, on utilise de tels expédients. Qui me dit que cet enfant ne soit pas à vous ?... »

Le Lausannois recule d'indignation ; il proteste avec énergie, décline ses noms, prénoms, indique son origine, en appelle à ses relations en Suisse, aux honnêtes gens qui le connaissent ; tout est inutile. L'agent, insensible et dur comme un homme qui lutte chaque jour contre les roueries parisiennes, tourne sur ses talons en disant :

« Désolé, mon ami..., ça ne prend pas ! »

Le cœur gros, la gorge serrée, notre pauvre compatriote appelle un cocher, monte avec l'enfant dans une voiture de place et s'en va droit à l'ambassade suisse.

M. Kern prenait le thé. Toujours fort aimable